L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 2 octobre 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin	72	22
Midi	80	27
2 P. M.	82	2
4 P. M.	82	28

SOMMAIRE.

3me PAGE.

Feuilleton.

4me PAGE.

L'Actualité, Feuilleton, Les Fêtes de Fulton.

5me PAGE.

Faits Divers.

6me PAGE

La Fin de l'Empoisonneur. Les demeures de Balzac. L'Horloger de Montreuil, Les Causes célèbres. *Cuisine.*

8me PAGE.

Poésie. Mondanités. Chiffons. Nos Modes d'Automne. La disparition du Musée de Waterloo.

La Découverte du Pôle Nord.

La controverse née de la découverte du Pôle Nord par le Dr Fréderick A. Cook d'abord, et le Commandant Robert Peary ensuite, absorbe de moins en moins l'attention publique et finira par ne plus l'intéresser.

Peut-être en eut-il été autrement si elle avait débuté et été poursuivie différemment; si le Commandant Peary avait fait usage d'un autre moyen que la dénégation grossière des affirmations de son concurrent. Nous croyons l'avoir dit, ce n'est pas tout le monde qui trouve divertissant le spectacle de deux lanceurs de boue.

Mais ici il n'y a eu qu'un lanceur de boue, Peary, qui s'est plus sali qu'il n'a sali son objectif, car les rieurs sont plus nombreux aujourd'hui du côté de Cook que du sien.

Cook, après avoir été félicité au Danemark, y avoir été fêté, décoré même, est en Amérique, son pays de naissance, l'objet des témoignages les plus flatteurs. A son arrivée à Boston, avant-hier, il a été acclamé par une foule immense. Le soir, il faisait une conférence dans "Symphony Hall" devant une assistance nombreuse.

Présenté à l'assemblée par M. Trueblood, secrétaire de la Société de Paix de Boston, qui l'a accompagné en Amérique, Cook a été écouté avec une attention consciente et soutenue. Après avoir donné quelques explications en réponse aux injustes critiques d'un "Magazine", le conférencier a nommé Peary au nombre des explorateurs intrépides qui ont, avant lui, parcouru les régions froides, et ses paroles ont soulevé des applaudissements frénétiques. Cook a encore été très applaudi lorsqu'il a dit, peut être avec une pointe d'ironie, que son expédition avait été entreprise sans le patronage d'aucun "Trust polaire".

Le Dr Cook a mis sous les yeux de ses auditeurs le portrait des deux Esquimaux qui l'ont accompagné jusqu'au Pôle, et il leur a promis de faire venir en Amérique, à ses frais, l'an prochain, ces deux êtres qui diront franchement, honnêtement la vérité, c'est à-dire, qui confirmeront le récit qu'il fait de son voyage au milieu des glaces et de son heureuse terminaison.

La Société Nationale de Géographie en Amérique propose à Cook de prendre connaissance de ses observations, de ses notes, d'examiner les instruments qui lui ont servi à son dernier voyage, mais en homme bienséant, Cook, tout en remerciant la Société de l'intérêt qu'elle lui témoigne, considère qu'il doit d'abord prendre contact avec les savants de l'Université de Copenhague, s'y étant engagé lors de son séjour au Danemark. — "J'apprécie les bons offices de la Société Américaine de Géographie, a répondu le Dr Cook à celle-ci, la bienveillance que me témoignent son président et ses membres, et leur promets qu'ils auront sous peu l'occasion de m'interroger et de se convaincre de la réalité de ma conquête du Pôle".

Si Cook n'a pas vraiment atteint le Pôle, il faut convenir que son sang-froid, sa placidité sont imperturbables. Il est beau joueur et n'abandonnera la partie que lorsqu'il n'aura plus de cartes en mains.

Mais rien jusqu'ici n'autorise à croire à une imposture de sa part; et sa conduite pleine de dignité lui gagne tous les jours des sympathies nouvelles.

LES FETES DE FULTON

Cette vieille histoire d'un sous-marin torpilleur inventé par Robert Fulton et refusé par Napoléon 1er, malgré des expériences concluantes, n'est pas absolument inconnue. Mais elle est ignorée, certainement, de beaucoup de gens. Et il y a quelque utilité à la rappeler, en tous cas, au moment où une escadre française cingle vers les Etats-Unis, pour représenter la France aux fêtes qu'on va y donner en l'honneur de cet inventeur de génie, écrit un chroniqueur parisien.

Robert Fulton, en effet, n'a pas eu seulement l'honneur d'attacher son nom à la découverte définitive et à l'usage de la navigation à vapeur. Il eut aussi celui de résoudre, avec les moyens dont on disposait à son époque, le problème de la navigation sous-marine et du torpillage des navires par un bateau-plongeur.

Le 25 frimaire an VI de la république (16 décembre 1797), La Révellière-Lépeaux trouva, dans son courrier, une lettre portant la signature d'un certain Robert Fulton, domicilié numéro 556, rue du Bac, qui dut le plonger dans un certain étonnement.

Néanmoins, comme cet ingénieur américain était cautionné par Joël Barlow, ministre des Etats-Unis, La Révellière-Lépeaux ne décida pas tout de suite que cette lettre fût l'œuvre d'un fou. Il la communiqua à ses collègues du Directoire, qui la transmirent au ministre de la marine, de Pléville-Le-Pelley.

Au moyen d'une flottille de petits navires de son invention, qu'il appelait des "Nautilus," et qui pouvaient aller attaquer, sous l'eau, des vaisseaux de haut bord et les faire sauter par l'explosion d'un tonneau de poudre porté sous leur carène, Robert Fulton se faisait fort de détruire la flotte anglaise et d'annuler, par conséquent, la suprématie navale de l'Angleterre.

M. de Pléville-Le-Pelley accueillit favorablement la proposition de Robert Fulton. Il mit en relations avec Monge, Dufalga, Montgolfier, Périer et d'autres savants, qui furent d'avis de tirer parti de son idée. On ne sait pourquoi le Directoire ne se rendit pas à l'avis de ces hommes de science. Après une tentative en Hollande non moins infructueuse, Fulton s'aboucha avec Bruix, successeur du comte de Pléville au ministère de la marine. Et Bruix constitua une commission pour contrôler les expériences que Fulton lui offrait de faire de son invention. Adet, Rossily, Périer, Forfait, Prony composaient cette commission, assistés de Gautier, Cachin et Burgues-Missiessy, commissaires-adjoints.

Le rapport de cette commission fut entièrement favorable à l'invention de Fulton. Il ne faisait des réserves que sur des perfectionnements de détail à apporter à son puissant engin de guerre. Il y était dit, notamment, dans la conclusion:

"L'arme imaginée par le citoyen Fulton est un moyen de destruction terrible, parce qu'elle agit dans le silence et d'une manière presque inévitable. Elle convient particulièrement au Français, parce qu'avant—on pourrait dire nécessairement—une marine plus faible que son adversaire, l'entier anéantissement de l'un et de l'autre lui est avantageux."

Cette dernière observation correspondait au but humanitaire que Fulton se proposait d'atteindre par son invention, dont il avait dit lui-même, espérant que l'entière liberté des mers en résulterait, comme une conséquence forcée:

"Pénétré de ce sentiment, j'ai considéré les navires militaires comme un reste d'anciennes habitudes militaires, comme une maladie politique à laquelle on n'a pas trouvé jusqu'ici de remède efficace, et je suis convaincu que les torpilles sont le vrai spécifique pour la guérison radicale de ce mal."

Les savants sont volontiers chimériques, dans le domaine de la spéculation pure. Mais, si Fulton avait ce faible assez commun aux inventeurs de génie, son invention en soi n'était pas une chimère.

Le "Nautilus" avait la forme d'un ellipsoïde imparfait. Il plongeait, sa voiture étant rabattue, sur le pont, par l'introduction d'une certaine quantité d'eau qu'une pompe aspirante et foulante introduisait dans sa carène et en chassait, à volonté. Sa marche en avant était obtenue au moyen d'une hélice, que Fulton appelait volant. Un premier gouvernail servait à la manœuvre ordinaire, tandis qu'un second gouvernail le maintenait à une immersion voulue, en limitant ses mouvements de montée et de descente.

Trois hommes étaient suffisants pour la manœuvre à l'intérieur du navire, et la commission constata que tout y était disposé pour qu'ils pussent y vivre six heures de suite.

La torpille que le "Nautilus" devait porter sous la coque du navire à faire sauter "se composait, dit M. le lieutenant Delpech dans sa "Navigation sous marine", d'un baril de cuivre contenant un quintal de poudre et muni, à l'avant, d'une batterie de fusil à déclic pouvant partir au moindre choc". Cette torpille apportée par le "Nautilus" sous la coque du navire attaqué s'attachait à lui par une corne que quelques coups de massue y devaient enfoncer. Après quoi, le "Nautilus" devait s'éloigner en dévidant la remorque par laquelle la torpille tenait encore à lui. C'était au moment où le "Nautilus" était lui même à l'abri de l'explosion qu'elle se produisait.

M. le lieutenant Delpech tient compte naturellement de tous les progrès scientifiques qui ont concouru à la constitution des sous-marins modernes. "Mais, conclut il, la plupart des problèmes résolus et perfectionnés par les ingénieurs actuels touchant la navigation sous-marine, savoir: immersion et émersion à volonté, navigation à la surface ou entre deux eaux, habitabilité, séjour à l'ancre au fond de la mer, etc., l'ont été par Fulton."

En conséquence du rapport favorable de la commission qui avait contrôlé son invention, Fulton, avec l'assentiment du gouvernement, avait presque entièrement achevé un "Nautilus," dans les ateliers de construction des frères Périer, à Rouen, vers la fin de juillet 1800. Diverses expériences qu'il exécuta, tant en Seine qu'en haute mer, autour du Havre, furent concluantes. Le mauvais état de la mer contraria, seul, l'attaque de navires anglais qu'il alla tenter dans les parages de Cherbourg. Ce fut alors qu'il revint à Paris.

Il fondait tout spécialement sur Bonaparte ses espoirs de vendre définitivement son invention au gouvernement français.

Dans l'une de ses premières lettres au Directoire, Fulton disait qu'il serait heureux d'expliquer les principes de son engin "à un homme technique tel que le général Bonaparte, par exemple, que je tiens pour un bon ingénieur."

Le général Bonaparte était maintenant le Premier Consul; il était déjà le maître de la France. Une conversation entre ces deux hommes, à l'heure surtout où Bonaparte méditait sa descente en Angleterre, et c'en devait être fait de la suprématie navale de la Grande-Bretagne.

Fulton se heurta d'abord au mauvais vouloir du ministre de la marine Decrès, qui l'éconduisit en ces termes, après une première entrevue:

"Allez, monsieur, votre invention est bonne pour des Algériens ou des corsaires. Mais apprenez que la France n'a pas encore abandonné l'océan!"

Cependant Bonaparte, probablement sur l'intervention de Monge et de Laplace, qui protégeaient Fulton, passa outre à l'avis de son ministre et ordonna de nouveaux essais d'un "Nautilus" à Brest.

Nous devons nous borner ici à rappeler que les nouvelles et diverses expériences de Fulton, toutes dignes au moins d'attention et d'intérêt, loin de lui conquérir définitivement le concours de Bonaparte, le lui aliénèrent. Bonaparte dédaigna sa proposition d'aller semer des torpilles dérivantes à l'entrée des fleuves de l'Angleterre, comme il délaigna sa navigation à vapeur, en Seine, en 1803. Et Bonaparte aurait rejeté divers autres plans d'invention maritimes qui lui furent soumis, en en traitant, d'après Montgéry, "les auteurs, d'extravagants et d'imbéciles, et en ajoutant, à l'égard de Fulton, que cet Américain était un charlatan, un escroc qui voulait seulement attraper de l'argent".

Rien ne peut mieux démontrer l'erreur de Bonaparte au sujet de Fulton que l'accueil que reçut, de Pitt, l'ingénieur américain. Après l'échec de deux tentatives de torpillage contre la flotte française de Boulogne, Fulton fit sauter, dans la rade de Walmer, au moyen de son engin, le brick "La Dorothée," qui fut coupé en deux et coula.

Ce fut une sorte de panique en Angleterre. On voulut lui acheter son invention dans le dessein de la supprimer. Mais Fulton refusa. Il rentra aux Etats-Unis, où il renouvela ses expériences de torpilles avec le même succès. Mais comme sa patrie n'avait pas besoin, alors, de son invention, il consacra le reste de sa vie à perfectionner la navigation à vapeur.

Fleurs rares

Dernièrement a eu lieu, à Londres, une exposition horticole qui a réuni des spécimens des plus curieux et des plus rares. La collection des orchidées était évaluée à plus d'un million: un plant, unique de "Miltonioda Harwoodii" aux fleurs d'un rose exquis a tenté un amateur qui en offrit 50.000 francs, mais les possesseurs l'estiment cinq fois plus! D'autres orchidées se sont vendues de 6.250 francs à 25.000 francs le pied! Des narcisses trompettes ont été vendus 300 et 400 francs pièce; il a fallu dix ans de soins pour fixer ces variétés. Il y avait aussi des tulipes admirables. A la section des œillets, on admirait une fleur mesurant 15 centimètres de diamètre. Un millionnaire américain M. Lawson a payé 25.000 francs une variété nouvelle d'œillet; il l'a baptisée du nom de sa femme.

Anastasie a Londres

M. Redford, chargé de la censure théâtrale à Londres, a lu, depuis 11 ans, 7.000 pièces de théâtre soit environ 10 par semaine. Il a un traitement fixe de 7.500 francs par an mais reçoit en outre une indemnité de 25 à 50 francs par pièce suivant le nombre d'actes, payée par les directeurs de théâtre. Il a ainsi gagné l'an dernier un peu plus de 32.500 francs.

THEATRES.

ORPHEUM.

Le nouveau programme de l'Orpheum qui sera inauguré demain soir comprend plusieurs nouveautés originales qui, sans aucun doute, seront appréciées du public.

En premier rang il faut citer Mlle Lily Lena, une comédienne et chanteuse anglaise qui vient d'obtenir un succès retentissant sur diverses scènes de vaudeville anglaises. Un autre excellent numéro sera présenté par Walter C. Kelly, "The Virginia Judge."

Joseph Hart, un comédien de talent secondé par une nombreuse troupe, donnera une pièce en un acte intitulée "The Futurity Winner", dans lequel est rendu avec de fidèles détails le champ de courses de Sheepshead Bay.

Mme Nallecitas, une dompteuse européenne de renom présentera des léopards dressés.

Deux autres artistes européens les frères Permano, acrobates de talent, présenteront un petit acte intitulé "Nightingales Making Love."

Les autres artistes qui complètent cet excellent programme sont: Mlle Elsie Faye, Joe Miller et Sam Weston, trio de chanteurs et de danseurs; les frères Luig, athlètes et acrobates et le trio Warren-Lyons Mayers.

TULANE.

Blanche Walsh, l'excellente artiste dont la venue à la Nouvelle-Orléans est toujours attendue avec impatience, paraîtra ce soir sur la scène du Tulane dans la comédie dramatique "The Test", une des pièces les meilleures et les plus populaires du répertoire.

Mlle Walsh tient le principal rôle, celui d'Emma Elwyngs, et dépeint l'héroïne du drame avec toute la puissance de son grand talent. Elle est secondée par une troupe de premier ordre et tous les rôles de cette admirable pièce sont tenus à la perfection.

CRESCENT.

Les habitués du Crescent se préparent à applaudir les deux populaires comiques Gus Yorke et Nick Adams qui ce soir feront leurs débuts sur la scène de ce théâtre dans une pièce nouvelle intitulée "In Africa".

Cette pièce d'un comique irrésistible, est une parodie de l'exhibition cynégétique d'un célèbre personnage.

Yorke et Adams sous les traits de deux voyageurs de commerce, débarquent à Mombasse sur la côte orientale d'Afrique, où par suite d'une erreur d'identité ils sont royalement accueillis. Lorsque les autorités s'aperçoivent de leur bévue les deux héros sont ignominieusement chassés de la ville et se retrouvent seuls et humiliés dans la jungle africaine. Cette jolie pièce abonde en situations du plus haut comique.

La mise en scène et les costumes ne laissent rien à désirer et une troupe de premier ordre secondera les deux principaux interprètes.

Théâtre de l'Opéra.

Mlle STERCKMANS.

1ère chanteuse d'Opérette

Les préparatifs de l'ouverture de la saison théâtrale à l'Opéra se poursuivent toujours activement sous la surveillance de M. Lyle et tout promet d'espérer que le relèvement de notre scène lyrique sera brillant.

Un cablogramme reçu hier par l'impresario lui annonce le départ de ses artistes au nombre de cent-trente. Si la traversée de l'océan s'accomplit dans les conditions normales, le vapeur qui amène la troupe touchera notre port dans une quinzaine de jours.

Attendons donc à nous plaire le renouvellement, l'animation dans le quartier d'affaires si tranquille de l'opéra français.

LES FILLES JUJU,

Avec York et Adams, "In Africa", au Crescent.

Marthe une leçon. Cela servait admirablement le plan de Mme d'Auribeau.

La comtesse avait eu le temps, durant ces quinze jours, de prendre un parti. Réflexion faite, elle estimait que le plus sage était de ne point braver l'opinion. "Calomniez, calomniez, répétait-elle, il en reste toujours quelque chose". Sans doute, elle avait montré de l'imprudence en accueillant familièrement un jeune homme, séduisant, objet des convoitises matrimoniales. Elle n'avait eu toutefois, pour cela, nulle arrière-pensée. Elle l'allait prouver d'ailleurs.

Elle jugeait superflu, entre gens du même monde, sympathiques et enclins à s'entendre, d'user de détours et de précautions oratoires. Aussi, à peine M. d'Argencourt eut-il pris place vis-à-vis du canapé Louis-Philippe, où elle installait commodément sa personne replète, qu'elle lui dit sans préambule:

—Mon cher monsieur, j'ai, vous n'en doutez pas, le plus vif plaisir à vous recevoir. Votre intelligence me plaît; vous êtes un causeur aimable et je vous tiens pour un parfait galant homme.. Malheureusement, notre intimité scandalise, paraît-il, les gens de Château-le-Loup. Ils en médisent. Pour ma part, vous pensez bien que je m'en moquerais: mais j'ai deux jeunes filles, et, dans leur intérêt, je me vois contrainte de vous prier, de ne plus me venir voir, sinon à mon jour.

Le procureur l'écoutait, interloqué par cet assaut imprévu, débiter le petit discours préparé d'avance. Avant qu'il eût eu le temps d'y répondre elle poursuivit:

—J'espère que vous comprenez mes raisons?.... Vous ignorez encore l'esprit intolérant de nos petites villes provinciales. Si désireux que l'on soit de s'émanciper, on y est soumis, le plus souvent, à un fort pénible esclavage.

M. d'Argencourt s'était remis. Après un silence poli, pour s'assurer que Mme d'Auribeau n'avait plus rien à ajouter, il prit à son tour la parole:

—Je ne puis, madame, qu'approuver votre détermination. Je prévoyais bien que l'intimité où vous m'aviez si aimablement admis ne pouvait durer. Moi-même, je ne la considérais que comme un état transitoire et préliminaire. Je songeais au moyen de tout concilier, et mon voyage à Chambéry n'avait point d'autre but que de prendre, sur ce sujet, l'avis de mon oncle. Il est, comme vous savez, mon seul parent. Il approuve si bien mon projet que, si sa santé ne l'en empêchait, il serait venu en personne, vous rendre visite à ma place.

Là-dessus, sans égard pour la mine stupéfaite de son interlocutrice, M. d'Argencourt se leva, salua cérémonieusement

—Madame, dit-il, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Marthe d'Auribeau, votre nièce et pupille....

V

Le lendemain, presque au saut du lit, M. d'Argencourt reçut de la comtesse d'Auribeau un billet le conviant à déjeuner pour le jour même. Il comprit alors qu'on lui communiquerait une réponse favorable, qu'il n'attendait point si tôt. Il sut à Marthe un gré infini de lui avoir épargné l'attente anxieuse conseillée par une coquetterie raffinée, mais cruelle.

Cela d'ailleurs ne l'étonnait guère et concordait avec l'idée qu'il se faisait du caractère de cette enfant confiante, ingénue et tendre. Pourtant elle était pas sans encourir le blâme, demander un délai, avant de prendre une résolution aussi grave. Pour s'être décidée sur l'heure, il fallait qu'elle pensât à lui déjà. Il y avait là de quoi flatter!.... Comme il la choierait, en retour!

Il songeait ainsi, en parachevant une toilette soignée d'amoureux, en vérifiant dans la glace de la psyché l'aplomb, sur les bottes vernies, du pantalon de nankin. Pas un instant il ne pensa qu'on pourrait lui apprendre tout à l'heure une nouvelle fâcheuse: si Marthe l'avait refusé, on le lui eût annoncé par lettre.

En effet, son espoir heureux se trouva confirmé dès qu'il eut franchi la grille de l'hôtel d'Auribeau, rien qu'à la façon un peu familière et complice dont il fut salué par le vieux couple de domestiques: le cocher jardinier et Clotilde. Puis, à peine entré au salon, il reçut l'accolade de Mme d'Auribeau, qui poussa ensuite vers lui la pauvre Marthe, rouge, confuse, joyeuse, prête à pleurer, — tandis que la comtesse feignait de plaisanter pour cacher son émotion:

—Eh bien! mon cher ami, que vous semble de cette jeune personne qui m'a dit: "Oui" tout de suite, sans presque me laisser le temps de lui exposer votre demande?.... Allons! embrassez la!....

M. d'Argencourt ne demandait pas mieux et le prouva. Mais Marthe, défaillante, se dégagea vite de son étreinte, courut à sa tante, cacha sa tête dans son sein et laissa enfin couler les larmes qui montaient de son cœur agité à ses yeux brûlants.

—A la bonne heure! s'écria Mme d'Auribeau.... J'attendais cela! Une fille bien élevée doit toujours pleurer en pareil cas!.. Dire, Seigneur! que, depuis ma jeunesse, rien n'est changé sur ce point!....

Cependant, dans son cadre ovale, face aux fenêtres, le portrait de la sévère Henriette, semblable à la muse peinte par le Guide, blâmait dédaigneusement cette scène ridicule. M. d'Argencourt s'en aperçut. Pour la première fois, il pensa à la cousine, et cela sans plaisir. En même temps, involontairement, il la comparait à Marthe, et c'était, bien entendu, pour donner l'avantage à celle-ci. A n'en point douter, Henriette eût mis moins d'empressement à faire le don de sa précieuse personne. Même décidée, elle eût voulu qu'on la désirât, qu'on soupirât après le consentement qu'elle eût peut-être brûlé d'accorder. Au lieu de cela, Marthe avait agi en bonne petite fille simple, confiante, obéissant à son cœur, sans davantage calculer. M. d'Argencourt la regarda tendrement. Elle lui sourialt, à travers ses larmes, et sa bouche mobile se plissait en une moue adorable, moitié chagrine, moitié rieuse, avec je ne sais quoi d'espiègle qui rappelait le minois charmant du petit Faune.

Bien qu'il fût sans impatience de voir Henriette, M. d'Argencourt estima poli de s'informer d'elle. Il apprit alors que la jeune fille souffrait d'une atroce migraine. "Elle se ferait servir dans sa chambre, ajouta Mme d'Auribeau, pour éviter à la joie des fiancés le spectacle d'une figure renfrognée".

Le déjeuner fut néanmoins agréable. Sincèrement, la comtesse partageait le bonheur de Marthe. Elle s'en trouvait rajeunie, riait, agaçait les jeunes gens, se multipliait pour leur plaire, pour les servir elle-même. Toute sa personne large, géométrique, se trémoussait d'aise sur sa chaise à haut dossier. Tant pis si Henriette boudait! Elle aimait Marthe autant qu'une fille. Ne l'avait-elle pas élevée, recueillie chez elle, toute gamine, à huit ans, éduquée, cajolée, grondée, embrassée, punie, selon les principes d'un amour maternel bien distribué?

Henriette ne parut point de la journée.

Depuis la veille, enfermée dans sa chambre, elle passait le temps à aller, venir, s'asseoir, se relever, marcher, bousculant tout sur son passage. Elle mettait cette agitation colérique sur le compte de la migraine. En vérité, la pensée que sa cousine lui pouvait être préférée la rendait folle, positivement.

D'abord, quand sa mère lui avait annoncé la demande du procureur, elle ne s'en était pas émue; elle avait haussé les épaules: c'était la plaisanterie qui continuait. Elle lui avait dit: "Il est fou!" et à Marthe: "J'espère que tu vas refuser? ..."

Mais la petite s'était rebiffée:

—Pas le moins du monde! Pourquoi refuserais-je?....

—Ah!.... Il te plaît? avait fait Henriette, méprisante.... Eh bien! mes compliments, ma chère! Tu n'es pas difficile!....

—Henriette! s'était hâtée d'intervenir Mme d'Auribeau..... Henriette!....

Sans daigner en écouter davantage, Henriette était sortie fièrement, après un dernier regard de pitié à l'adresse de sa déplorable cousine.

Depuis, elle était demeurée invisible. Clotilde, qui couchait au-dessus de sa chambre, prétendait l'avoir entendue marcher toute la nuit.

Sa fureur augmentait, à constater qu'on ne s'occupait pas d'elle, qu'on s'en privait aisément.....Ah! elle aurait pu mourir! Personne seulement ne s'inquiétait de prendre de ses nouvelles. Elle comptait peu, maintenant! Marthe était tout. Non contente de se marier avant elle, l'aînée, elle lui volait encore sa place dans la maison!....Ah! la petite masque! comme elle avait agi de façon sournoise et rusée!....

Dominée par la passion, Henriette n'avait plus qu'une idée: se venger!....Mais le moyen?.... Faire rompre le mariage, elle n'y pouvait guère songer. Et, de ne rien trouver l'exaspérait davantage!.... Si seulement Marthe était encore la fillette timide de naguère, en robe noire d'orpheline, dépaysée, craintive, elle aurait pu l'accuser de quelque méfait,—ce dont elle ne se privait guère alors,—la faire corriger, priver de dessert, mettre au cachot par Mme d'Auribeau, soucieuse de dompter le caractère de l'enfant rêveuse. Cela seul, semblait il à Henriette, parviendrait à calmer ses nerfs en délire. Elle divaguait.

La suite à dimanche prochain.